

Le lien entre sœurs, un « contre- pouvoir massif »

Si la notion de « sororité » est l'horizon politique que nous invitent à poursuivre certaines luttes, sans trop savoir ce qu'il y a derrière concrètement, les relations entre sœurs ont jusqu'à présent été peu investies par les mouvements féministes. Pour explorer cet « état de sœur », les relations concrètes qu'il suscite, dans l'intimité de la famille jusqu'aux relations « choisies » et l'engagement collectif, **axelle** a initié une discussion entre **Julie Lombe**, écrivaine, formatrice, thérapeute et membre du collectif L-Slam¹ et **Stéphanie Haxhe**, docteure en psychologie, thérapeute familiale au service de santé mentale de Verviers ainsi que formatrice et superviseuse au sein de l'Ardoise Pivotante² à Liège. L'entretien est également disponible en podcast dans notre série *L'heure des éclaireuses*.

PROPOS RECUEILLIS PAR NOÉMIE EMMANUEL.

ILLUSTRATION : JUSTINE CHANAL

De quelle manière votre statut de sœur a-t-il joué un rôle dans votre trajectoire intellectuelle, professionnelle, créative ?

Julie Lombe : « Je suis la sœur du milieu, j'ai une grande sœur et un petit frère. Ma sœur aînée était première de classe, elle était le baromètre pour mon frère et moi qui avons suivi. C'était une petite pression, mais aussi un bon challenge qui m'a poussée vers le meilleur. Professionnellement, on a eu des trajectoires très différentes, mais on se rejoint aujourd'hui sur le plan artistique de nos vies. Et c'est aussi à la fois un grand cadeau et un grand poids d'être la "sœur de"³. »

Stéphanie Haxhe : « J'ai une sœur aînée de cinq ans de plus que moi. Émotionnellement, ça a été une relation très importante, avec beaucoup de chaleur, de proximité, de sécurité. Il y avait aussi des disputes, de la compétition, c'est ce qui rend le lien vivant. Pour moi, ça a été un moteur de recherche : à la fin de mes études en psychologie, pour mon mémoire, j'ai voulu travailler sur ce lien. Ça m'intéressait d'autant plus que ma mère aussi est une sœur cadette d'une sororie de deux sœurs et je vois des similitudes entre notre sororie et la sienne. »

On parle de « sororité », de « sororie », d'« adelphité », etc. Quels mots utilisez-vous dans votre travail ? Et qu'est-ce qu'ils signifient ?

J.L. : « La "sororie", je l'utilise pour parler de ma relation à ma "sœur de sang". Elle et moi formons une "sororie". Quand je parle de "sororité", j'élargis à toutes mes sœurs de lutte, mes amies les plus proches, mon "clan". »

S.H. : « Le mot "fratrie", on l'utilise pour tout désigner, même pour des relations de sœurs, sans frères, alors que le mot "sororie" existe. Maintenant, j'essaie de réhabiliter le mot "adelphie" qui est un mot générique neutre et qui permet de désigner les liens entre enfants d'une même famille, sans mobiliser le genre. »

>>>



*« Dans ma fratrie,
on a eu la chance
d'avoir un père qui
nous a appris dès
l'enfance
la compersion,
c'est-à-dire le fait
d'être heureux quand
l'autre connaît
la réussite. »*

Stéphanie, dans votre livre *Frères et sœurs, des liens à soigner*, paru aux éditions Érés en 2024, vous écrivez : « Le lien vécu en fratrie n'est pas cloisonné du reste de la vie mais au contraire, transpire dans d'autres relations, amicales ou amoureuses. » Qu'est-ce que les relations entre sœurs peuvent nous apprendre sur les autres types de relations ?

S.H. : « Je trouve que les relations sororales et adelphiques sont un peu un impensé, alors que les apprentissages qu'on fait au sein de l'adelphie, c'est un apprentissage qu'on fait au sein d'une relation horizontale. Ce qui est essentiel puisqu'on va nouer ce type de relation dans notre couple, avec nos amis et amies, dans nos sphères professionnelles. D'ailleurs, on fait davantage l'expérience de relations horizontales dans nos vies que de relations verticales. L'adelphie a trop longtemps été assimilée à un lien qui n'a pas de potentiel, alors que je pense que c'est un lien qui doit être soutenu dès l'enfance. »

J.L. : « Dans ma fratrie, on a eu la chance d'avoir un père qui nous a appris dès l'enfance la compersion, c'est-à-dire le fait d'être heureux quand l'autre connaît la réussite. Le fait de ne pas être envieux, d'être généreux, ça s'apprend tôt et c'est important parce que ça nous empêche d'être dans des rapports de compétition avec les autres. Cela inspire mon investissement au sein du collectif L-Slam : on a un adage qui est "Ta lumière ne me fait pas ombrage". »

Est-ce qu'on peut se « choisir » des sœurs ?

S.H. : « Dans les familles recomposées notamment, je trouve qu'il faut laisser une certaine liberté de choix et d'affinité entre enfants qui sont amenés à vivre ensemble. Parfois, il y a des relations qui sont telles que les enfants se disent et se sentent frères et sœurs. Et à l'inverse, dans d'autres familles, les parents mettent une pression pour que les enfants se disent "frères et sœurs". Pour certains parents, on a l'impression que le fait que les enfants se sentent "frères et sœurs" validerait leur choix de refaire une famille ou refaire un couple. On devrait se libérer de ça, par exemple, en utilisant d'autres mots : un clan, une tribu, un groupe... On peut bien s'entendre sans se dire frères et sœurs. »

J.L. : « Pour moi, on peut se choisir des sœurs. J'ai la chance d'avoir une famille hyper unie. J'ai été nourrie par des liens très beaux et très forts et il y a quelque chose de très particulier dans ce lien-là. Je considère vraiment ma sœur comme ma meilleure amie. Avec mon frère, c'est différent, il y a des petites tensions à chaque fois qu'on se revoit. Et ça ne m'empêche pas de l'aimer énormément. Pour moi, il y a moyen de faire famille dans toutes nos identités. Je suis soignante, donc je sais qu'avec mes patients, j'ai un lien particulier qui peut être très fort parce qu'on touche à l'intime, au corps. Avec mes amies de lettres, c'est encore une autre famille qui se construit. Avec mes coéquipières de sport avec qui j'ai grandi, c'est aussi une autre façon d'être sœurs. Je pense que des "familles", on en a plusieurs et c'est ça qui est beau. On peut se dire sœurs, sans que ces sœurs ne se connaissent forcément entre elles. »

bell hooks a écrit : « La vision de la Sororité portée par les militantes féministes était basée sur l'idée d'oppression commune... [Mais] les femmes sont divisées par les comportements sexistes, le racisme, les privilèges de classe et tout un tas d'autres rapports de domination. Les femmes ne peuvent se lier durablement qu'à la condition de se confronter à ces clivages et de prendre les mesures nécessaires pour leur élimination progressive. » Qu'est-ce que votre travail sur les liens entre sœurs nous apprend des inégalités entre femmes ?

J.L. : « Il y a un mot qui est important quand on parle de sororité dans les luttes, c'est la loyauté. Loyauté à des idées, des valeurs, un socle commun qu'on défend. Et hélas parfois, on le voit par exemple avec les votes dans l'élection de Trump, il y a un "contrat racial" qui dépasse le "contrat sororal". Et on va voter davantage pour un homme blanc que pour une femme racisée. Ce n'est pas parce qu'on est des femmes et qu'on a ce trait en commun qu'on va toujours le considérer comme le plus important. À certains moments de la vie, c'est une classe sociale, une religion qui va dominer. On se sentira plus proche de gens qui nous ressemblent culturellement que d'une autre femme qui est très éloignée de nous, que ce soit géographiquement, ou dans l'expression du genre ou dans son orientation sexuelle. Ce n'est pas parce qu'on est femme qu'on est sœur et qu'on va aller dans les mêmes luttes. »

*« Moins il y a de solidarité et de soutien à l'intérieur
de la fratrie ou de la sororie, plus il va ressortir
un sentiment d'inégalités et d'injustices qui divise
les enfants. »*

S.H. : « La famille, c'est une microsociété, on dit que c'est le plus petit système politique. C'est là que s'apprennent beaucoup de choses. Notamment, on y revient, cette question d'horizontalité et de solidarité. J'ai l'impression que quand les parents peuvent porter la solidarité entre les enfants, c'est parce qu'ils sont capables de soutenir ce lien qui peut parfois les déstabiliser ou les mettre à mal. À l'inverse, quand l'horizontalité n'est pas soutenue, c'est parce qu'elle est un risque de contre-pouvoir dans la famille, comme dans la société. Moins il y a de solidarité et de soutien à l'intérieur de la fratrie ou de la sororie, plus il va ressortir un sentiment d'inégalités et d'injustices qui divise les enfants. On retrouve ça aussi à l'échelle de la société. Soutenir la solidarité entre les femmes, ça créerait un contre-pouvoir qui serait massif. »

Dans les luttes contre les violences intrafamiliales, en quoi les relations entre sœurs sont-elles un soutien ?

J.L. : « Déjà, se dire qu'on n'est pas seule, que ce qui t'arrive, de manière isolée penses-tu, en fait, on est des millions à le subir. Prendre conscience des systèmes et de la statistique, c'est quelque chose qui ouvre les yeux, même si après il y a un travail psychologique à faire pour dépasser les traumatismes. Pouvoir dire "On est là, on te croit, on ne te juge pas"... C'est quelque chose de vraiment important de sentir qu'on a une communauté autour de nous, que ce sont des gens qui sont bienveillants. C'est quelque chose de très soutenant, quelles que soient les choses qu'on raconte, de savoir qu'on n'est pas prise pour des folles, des menteuses. »

S.H. : « J'ai de plus en plus de personnes adultes d'une même fratrie ou sororie qui font la demande de venir discuter ensemble en thérapie pour se soutenir les unes les autres par rapport à un trauma d'enfant, notamment à un abus intrafamilial, que l'une ou plusieurs d'entre elles auraient vécu. Le fait de partager cela avec des sœurs qui viennent du même terreau familial, qui comprennent ce que la sœur a vécu, est important. Il y a vraiment une force qui émerge de ces rencontres où elles s'aperçoivent quelquefois qu'au niveau vertical, au niveau des parents, des adultes, des oncles et tantes, il n'y a pas toujours de ressource présente. Mais qu'au niveau horizontal, de la sororie, il y a un tel soutien qu'elles ne sont plus seules. Ce qui vaut aussi pour les communautés, on découvre qu'on n'est pas seule, qu'on peut traverser ça ensemble et qu'on peut s'appuyer sur d'autres pour parvenir à dépasser ce qui est arrivé. Ça projette vers l'extérieur avec plus de contenance, de force, de soutien, ça fait vraiment une énorme différence. »

Justement, qu'est-ce qu'on garde des relations sororales pour les combats à venir ?

J.L. : « Pour moi, on parle d'horizontalité de la sororité et cette horizontalité a plusieurs dimensions. Quand on parle de sœurs de lutte, elles peuvent avoir vingt ans de moins ou vingt ans de plus que nous. Celles qui sont passées avant nous ont fait des choses qu'on a tendance à oublier et les jeunes générations nous disent des choses qu'il faut qu'on entende également, qui nous font grandir. La sororité est intergénérationnelle. Elle est aussi territoriale. Il y a des gens sur d'autres continents qui ont des choses à nous apprendre. C'est important de voir cette sororité multiple, de s'ouvrir à d'autres territoires, d'autres cultures, d'autres générations. La sororité, elle est globale. »

S.H. : « C'est vrai que dans le monde tel qu'il va et qui nous fait de plus en plus peur, je trouve qu'on a plus que jamais besoin des autres, de collectifs. J'essaie de porter cette réflexion avec la question du soin des fratries : c'est le fait de ne pas être seul. Bien sûr, il est utile d'aller faire un travail individuel en thérapie, mais on retire aussi de la force dans le soutien de sa famille, de ses proches, de ses sœurs. Pourquoi n'imaginer le soin que dans du soin individuel ? Le collectif est de plus en plus nécessaire, qu'il soit familial ou extra-familial. C'est aussi pour ça qu'il faut accorder du soin, de manière préventive et le plus tôt possible, à la relation fraternelle, sororale. Dans une vie, on s'en sort toujours mieux quand on peut s'appuyer sur les autres et qu'on peut faire confiance. Ce lien va nous porter. C'est pour cela qu'il faut semer des graines de confiance dès l'enfance. » ●

1. Collectif de poétesses, multiculturel et intergénérationnel, organisant des ateliers et des podiums de slam.
2. L'Ardoise Pivotante se présente comme un Institut de Formation et de Clinique Contextuelles, dont les interventions thérapeutiques « touchent au cœur de ce qui fonde l'être humain : la dette de vie et les liens au tissu originaire / familial / transgénérationnel, lesquels forment le "contexte" ».
3. Julie est la sœur de Lisette Lombé, elle-même artiste, écrivaine, slameuse. Pour découvrir d'autres « sœurs de », voir p. 32.

